



*Madame Etienne sortit en tirant doucement la
porte.....*

C. I.

LIVRAISON 417.

Wells, affolé la regarda :

— Comment... vous n'êtes pas sûre d'être libre de me revoir demain ?

— Oui... peut-être...

Elle était pâle comme un linceul et ses lèvres tremblaient légèrement.

Une douleur atroce assaillit Wells ; il se disait que ce serait sa faute si l'on arrêtait Amy. N'était-ce pas lui qui l'avait forcée à quitter Tiflis où elle était en sécurité.

Il se rendait compte, qu'elle se précipitait dans un abîme et qu'il était trop tard maintenant pour l'en empêcher...

La voiture se mit en marche.

Le cœur serré, Wells la suivit du regard ; il aurait volontiers rappelé Amy, mais il n'osa pas.

.....
Dans le salon d'attente de Leblois il y avait de nombreux clients, et Amy pensa qu'elle attendrait pendant des heures.

Cette idée l'effraya beaucoup, car elle était terriblement fatiguée et elle craignait de perdre courage. C'était pour cette raison qu'elle avait tant insisté pour se rendre directement chez l'avocat, car elle doutait de ses forces.

Elle s'approcha du secrétaire et lui dit qu'elle avait besoin de parler à l'avocat immédiatement.

Celui-ci se montra très réservé et répondit :

— Vous voyez bien Madame que d'autres personnes attendent comme vous. Je ne puis annoncer personne ; chacun doit attendre son tour. Je suis même sûr que M^e Leblois ne pourra pas recevoir tout ce monde aujourd'hui ; revenez donc demain ; vous aurez plus de chances de le voir...

Mais Amy insista :

— Dites-lui, que Mademoiselle Nabot doit lui parler

d'urgence. Dites-lui, que je viens d'arriver à Paris et que je suis venue ici directement de la gare. Je dois le voir aujourd'hui même ; ce que j'ai à lui dire ne peut pas attendre jusqu'à demain...

Le secrétaire céda enfin et entra dans le bureau pour l'annoncer.

Quelques minutes plus tard, elle fut priée d'entrer dans le Cabinet de Leblois.

Celui-ci la salua avec empressement et lui tendit les deux mains.

— Je vous attendais depuis longtemps, mademoiselle, dit-il, et je suis bien content de voir que vous êtes enfin arrivée. Asseyez-vous donc...

Il lui avança un siège.

Amy s'assit près de son bureau.

— Savez-vous de quoi il s'agit, demanda Leblois, en lui tendant une boîte de cigarettes.

Amy en prit une d'une main tremblante, elle essayait en vain de dominer son émotion.

— Oui, monsieur Wells me l'a dit. Il m'a appris l'arrestation du colonel Picquart et le crime dont on l'accuse. Je sais qu'il est soupçonné d'avoir commis les faux qui ont eu pour résultat la condamnation du capitaine Dreyfus... Monsieur Wells n'a pas pu donner tous les détails de cette histoire, mais il m'a dit, que ma présence à Paris serait d'une extrême importance.

Leblois hocha la tête.

— Il a eu raison ; nous avons besoin de votre témoignage, mademoiselle. Que pouvez-vous me dire à ce sujet ? Souvenez-vous que chaque détail est d'une grande importance pour nous.

— Je puis vous assurer, que ce n'est pas le colonel Picquart qui a commis les faux. C'est le colonel Henry qui les a fait, à ma demande... et c'est moi la seule coupable...

Leblois la regarda surpris; il n'en croyait pas ses oreilles...

— Comprenez-vous la portée de vos aveux, mademoiselle? Vous vous accusez d'un crime abominable; d'un crime pour lequel vous serez en prison pendant de longues années. Avez-vous bien réfléchi, mademoiselle?

Amy hésita un instant, puis elle dit fermement :

— Oui, monsieur, j'ai réfléchi longuement et je me suis décidée à tout avouer et à expier ce crime odieux, qui me rend la vie insupportable; je ne vois plus aucune autre issue et c'est pour cela que j'ai accompagné monsieur Wells à Paris.

Un silence se fit dans la pièce.

Leblois regardait Amy d'un air pensif et dit lentement en appuyant sur les mots :

— Votre décision est héroïque, mademoiselle!

Amy sourit amèrement.

Leblois se pencha vers elle et lui prit la main :

— Je vous admire de tout mon cœur; vous avez une âme noble, dit-il tandis que dans ses yeux brillait une émotion sincère.

Amy fit un geste évasif de la main.

— Ne me félicitez pas, monsieur, je ne fais que mon devoir et ma décision est tout-à-fait naturelle et humaine.

— Il est toujours admirable de voir des gens qui ont le courage de supposer les conséquences de leurs actions et qui ne craignent pas d'affronter les difficultés qui en résulteront. Vous êtes sûre d'être appelée devant le tribunal et probablement d'être mise en prison. Il y a quelques jours, vous étiez encore en sûreté, à Tiflis où personne n'aurait pu vous arrêter, et si vous y étiez restée, on n'aurait jamais rien su de votre crime, vous auriez échappé à la punition... J'admire le courage qui vous a poussé à revenir à Paris

— Mais je ne veux pas échapper à la punition, monsieur, je suis venue la chercher. Ce ne sont pas seulement les autres qui ont souffert de mon crime, mais aussi moi-même... depuis le jour où le colonel Henry a fabriqué ce faux, ma vie a été insupportable... je voudrais expier ma faute, pour pouvoir respirer librement.

L'avocat hocha la tête d'un air pensif.

— Je vous comprends. Mais voulez-vous répondre à mes questions ? Je dois voir absolument clair dans cette affaire pour prouver l'innocence de Picquart. Vous dites, que c'est le colonel Henry qui a commis les faux du bordereau en question ?

— Oui.

— Et pour quelle raison... je ne savais pas qu'il détestait Dreyfus au point de vouloir l'anéantir.

— Il ne le détestait pas du tout.. il lui était tout à fait indifférent. C'est moi qui le détestais, monsieur, j'éprouvais pour lui une telle haine, que je voulais me venger sur lui et toute sa famille. Et c'est alors que je conçus le plan diabolique de fabriquer un papier qui prouverait que Dreyfus était un espion allemand. C'était là le moyen le plus sûr de me débarrasser de lui pour toujours. Mais comme il m'était impossible de fabriquer ce document moi-même, je voulus persuader le colonel Henry de le faire pour moi.

— Pourquoi justement le colonel Henry ? demanda Leblois.

Amy rougit et hésita un instant à répondre :

— Il était mon ami à cette époque ! avoua-t-elle à voix basse.

— Et il consentit tout de suite à commettre ce crime ?...

Amy détournâ son regard, elle était visiblement confuse.

— Pas tout de suite, avoua-t-elle, j'ai même eu de

la peine à le convaincre. Mais le colonel Henry était très faible; je pouvais faire de lui ce que je voulais... Et j'ai abusé de cette faiblesse, pour arriver à mon but...

Leblois secoua imperceptiblement la tête, il fixa Amy d'un regard étrange et dit lentement :

— Pourquoi éprouviez-vous une telle haine contre le capitaine Dreyfus?... pourquoi vouliez-vous l'anéantir ?

Amy répondit d'une voix à peine perceptible :

— Je l'aimais... et le capitaine Dreyfus s'était débarrassé de moi d'une manière très brusque; cela m'avait blessée au cœur et j'ai voulu me venger.

Leblois commençait à comprendre.

Cette femme avait commis le crime par vanité blessée, par orgueil humilié, et elle avait forcé le colonel Henry, qui était amoureux d'elle à l'aider.

Il hocha la tête :

— C'est une histoire assez pénible, mademoiselle, dit-il, d'autant plus pénible que je serais forcé d'en parler devant le tribunal. Voulez-vous insister pour déposer votre témoignage dans cette condition ? Je voudrais vous éviter un interrogatoire humiliant.

— Il le faut, monsieur. Il faut prouver l'innocence du colonel Picquart et celle du capitaine Dreyfus. Je suis décidée à répondre à toutes les questions que l'on me posera. L'idée que cet homme, que j'ai aimé de tout mon cœur souffre depuis des années, innocemment, me tourmente trop; je veux me libérer de ma faute, et je veux confesser mon crime... n'essayez pas de m'en empêcher...

— Je vous comprends, mademoiselle. Vous me donnez donc la permission d'utiliser votre témoignage ? Ou peut-être préféreriez-vous réfléchir encore une fois ? Je vous donne volontiers le temps de vous décider et si vous changez d'avis d'ici demain, j'oublierai tout ce que vous

venez de me dire et toute l'affaire se terminera là pour moi. Comprenez-moi bien, vous ne devez pas craindre de me voir utiliser vos aveux pour défendre mon client. Comme avocat je suis tenu à me taire sur tous les secrets qui m'ont été confiés. Ainsi rien n'est encore perdu pour vous... réfléchissez jusqu'à demain.

— Je ne changerai pas d'avis, monsieur. Je vous remercie de votre bonté, mais je ne voudrais pas attendre jusqu'à demain. Je suis tout à fait décidée et je vous prie de régler cette affaire le plus vite possible.

— Je vous fais remarquer encore une fois, mademoiselle, que vous serez sévèrement punie; il me sera impossible de vous défendre.

— Je le sais, monsieur, j'attends les événements avec calme. J'ai eu tout le temps pendant mon voyage d'envisager toutes les possibilités.

Leblois posa sur Amy des yeux admirateurs ; le courage de cette femme lui en imposait.

Il comprenait que c'était une âme passionnée qui s'était laissé emporter par une impulsion.

Son amour pour un homme l'avait poussée à vouloir l'ancantir, lorsqu'elle se vit délaissée; elle avait agi spontanément et sans réfléchir. Maintenant elle agissait aussi spontanément pour expier son crime et pour aider ce même homme, qui souffrait par sa faute.

Il lui tendit la main et la serra chaleureusement.

— Je vous remercie de la confiance que vous venez de me témoigner, mademoiselle.

Amy voulut se lever, car elle supposait que la conversation était finie.

Mais Leblois lui fit signe de se rasseoir.

— Ayez encore un peu de patience, mademoiselle, supplia-t-ii, je dois prendre quelques notes et je voudrais vous poser diverses questions. Mais n'êtes-vous pas trop fatiguée, car nous pourrions attendre à demain ?

Amy secoua la tête.

— Demandez!... j'essaierai de vous renseigner sur tout ce que je sais dans cette malheureuse histoire.

— Je voudrais d'abord savoir pourquoi vous étiez partie pour Tiflis? Monsieur Wells n'a pas pu me dire ce que vous faisiez là-bas...

Amy le regarda :

— Mon séjour à Tiflis est en rapport avec l'affaire dont nous venons de parler, monsieur. Peu après la mort du colonel Henry, je me suis présentée à l'Etat-Major français et j'ai fait l'aveu que vous venez d'entendre à un officier de l'Etat-major. Je le priais de me déférer au Tribunal et de libérer immédiatement le capitaine Dreyfus. Le colonel du Paty me promit de se renseigner sur les faits que je lui avais rapportés et il me pria de prendre patience, car il lui faudrait du temps, pour contrôler la vérité de mon aveu. Naturellement il n'a jamais rien fait; il m'a fait attendre pendant des semaines et puis...

— Pardon!... interrompit l'avocat, permettez-moi de vous poser une autre question? Pour quelle raison aviez-vous décidé de porter vos renseignements à l'Etat-major français. Et comment savez-vous, que c'est au colonel du Paty que vous avez parlé? Vous a-t-il dit son nom?

— Non, je le connaissais depuis des années, monsieur, lui et tous les autres officiers...

Leblois la regarda surpris :

— Pouvez-vous m'expliquer quelles étaient vos relations avec les officiers de l'Etat-major?

Amy rougit et hésita un instant avant de répondre, puis elle dit lentement :

— Vous ne saviez donc pas que je travaillais depuis des années comme agent politique pour l'Etat-major?

Leblois eut un geste d'étonnement :

— Ah! je comprends tout, maintenant; votre histoire devient compréhensible... j'ignorais que vous travailliez dans des conditions pareilles...

Il pria Amy de lui parler de la mission que du Paty lui avait confié et celle-ci lui fit un récit de son voyage avec Dubois et de la révélation qu'elle eut à Tiflis seulement, que ce voyage avait été imaginé, pour se débarrasser d'elle sans que personne en sut rien. Elle le mit au courant du rôle que Lepinski devait jouer dans cette histoire et de l'ignoble attitude de Dubois à Tiflis.

Leblois était indigné.

— J'irais voir demain le juge qui instruit l'affaire Picquart et je lui raconterais votre histoire... Il faut absolument entreprendre quelque chose contre Lepinski. J'espère que vous êtes d'accord pour le dénoncer; il l'a mérité!

Amy affirma.

— Je crois que c'est tout ce qu'on peut faire aujourd'hui, dit l'avocat, en se levant, je vous remercie infiniment, mademoiselle, et je vous prie de me donner votre adresse, pour le cas où j'aurais besoin de vous parler demain matin!

Amy la lui donna et prit congé de l'avocat qui l'accompagna jusqu'à la porte.

Lorsqu'elle arriva chez madame Etienne, il faisait déjà nuit.

La joie que la vieille femme lui témoigna en la reconnaissant fit beaucoup de bien à Amy et lui redonna un peu de confiance en elle-même.

La petite chambre modeste, que madame Etienne lui donna, lui procura le sentiment d'une sécurité momentanée. Ici, elle se sentait si loin de toutes les aventures des dernières semaines...

Tout le passé disparaissait; le temps épouvantable

qu'elle avait vécu à Tiflis; les heures pénibles passées chez l'avocat; tout lui apparaissait comme un rêve, dont elle venait de s'éveiller.

Elle ne voulait plus y penser; sa tête lui faisait mal; elle fermait les yeux, prise de faiblesse.

Madame Etienne lui arrangea immédiatement son lit et l'aida à se déshabiller, car Amy ne se sentait plus capable de faire un seul mouvement, sa fatigue était telle, que tout son corps lui faisait mal.

Lorsqu'elle fut couchée, madame Etienne lui apporta des sandwiches et du thé et s'assit sur le bord du lit pendant qu'Amy mangeait.

— Racontez-moi maintenant ce que vous avez fait ma petite Amy, dit-elle, je suis curieuse de savoir ce qui vous est arrivé et comment vous êtes revenue à Paris...

Amy protesta énergiquement; la curiosité de la bonne femme l'énervait.

— Pas maintenant, madame Etienne, je suis trop fatiguée. Je n'ai qu'un seul désir, dormir... laissez-moi dormir jusqu'à demain à midi; je suis totalement épuisée...

Et comme elle voyait une expression de désappointement sur le visage de madame Etienne, elle lui serra la main et dit en souriant :

— Vous ne pouvez pas vous imaginer combien je suis heureuse d'être de nouveau près de vous; je me sens tellement en sécurité ici...

— J'en suis bien contente Amy et j'espère que vous resterez chez moi le plus longtemps possible...

Amy eut un petit sourire triste, mais elle ne répondit pas.

Madame Etienne prit le plateau avec les assiettes et le porta à la cuisine.

Puis elle revint, pour border Amy et pour lui souhaiter une bonne nuit.

— Dois-je éteindre la lumière ? demanda-t-elle. Vous serez peut-être trop fatiguée pour le faire plus tard..

Non, je vous remercie, madame, je veux essayer de lire un peu et j'éteindrais moi-même...

Madame Etienne sortit en tirant doucement la porte derrière elle.

Amy contempla rêveusement la chambre, qui lui paraissait irréaliste sous la lumière douce de la petite lampe qui brûlait à son chevet.

Elle sourit en se souvenant de la chambre élégante qu'elle occupait à Tiflis et où elle était entourée de tout le confort possible. Souvent, une nostalgie terrible l'avait saisie quand elle pensait à cette petite chambre modeste, dont elle connaissait si bien les vieux meubles usés et les rideaux décolorés par le soleil du matin.

Elle s'endormit enfin, et sa dernière idée fut qu'elle ne resterait certainement pas longtemps là où elle se plaisait tant.

— Peut-être viendra-t-on me prendre demain matin, pour m'emmener en prison, se dit-elle en poussant un profond soupir.



Le lendemain matin Leblois se rendit chez le juge d'instruction s'occupant de Picquart et il fut immédiatement reçu par celui-ci.

Les deux hommes se saluèrent et Leblois s'empessa de dire dès qu'il se fut assis :

— Monsieur le juge j'ai une communication extrêmement intéressante à vous faire, et je vous prie de m'écouter.

— De quoi s'agit-il et que puis-je faire pour vous ?
Leblois toussa légèrement et dit :

— Mademoiselle Nabot est arrivée hier à Paris. Elle venait de Tiflis et elle est venue chez moi directement en sortant de la gare. Nous avons eu une très longue conversation. Elle m'a prié d'obtenir qu'elle puisse déposer dans l'affaire Picquart. Elle aurait des renseignements importants à fournir...

— Nous l'entendrons certainement. Mais pourriez-vous me dire de quelle sorte de renseignements il s'agit ? Vous a-t-elle parlé ?

— Oui.

— Et croyez-vous, que sa déposition pourra aider Picquart et éclaircir cette affaire assez mystérieuse ?

— J'en suis certain. Le témoignage de mademoiselle Nabot aura pour résultat de prouver infailliblement l'innocence du colonel Picquart... l'accusation ne tient plus debout...

Le magistrat considéra Leblois d'un air surpris et secoua la tête d'un air incrédule :

— Vous en êtes sûr ?

— Absolument, monsieur le juge. Le faux dont on accuse le colonel Picquart, a été fait par le colonel Henry. Mademoiselle Nabot m'a avoué que c'est elle qui l'a poussé à le faire et que c'est elle qui est la seule coupable..

— C'est incroyable... Cela ne peut pas être vrai... Cette femme doit être hystérique et elle invente des histoires, pour attirer l'attention générale sur elle. Ou peut être a-t-elle été achetée par des gens qui auraient intérêt à orienter l'affaire dans cette direction... elle doit agir pour une autre personne...

— C'est impossible. Pour quelle raison s'accuserait-elle d'un pareil crime. Je lui ai dit, ce qui l'attendait après un tel aveu et cela ne l'a pas effrayée... elle était

décidée à tout avouer et elle insiste pour être interrogée... Elle m'a même recommandé de régler cette affaire le plus vite possible...

— Mais je suis sûr qu'elle a été achetée par quelqu'un... La Nabot est capable de tout et je ne crois pas qu'elle puisse avoir été prise d'un remords soudain. Cette histoire me semble assez louche, car je connais la renommée de mademoiselle Nabot et je sais...

Leblois l'interrompit vivement :

— Je suis au courant de tout. Je sais qu'elle a travaillé comme agent secret pour l'Etat-Major, et qu'elle a été employée à différentes missions assez délicates. Mais d'en conclure, qu'on ne peut pas accepter ses aveux, me paraît injuste. Je suis certain que mademoiselle Nabot ne s'est pas laissée acheter par des gens intéressés à ce procès ; j'ai eu d'elle une impression complètement différente. D'ailleurs, elle m'a dit, que bien avant l'arrestation du colonel Picquart elle avait été à l'Etat-Major, pour y faire des aveux ; mais on n'a pas voulu l'écouter. Probablement on craint les conséquences d'un tel aveu.

Le visage du juge était devenu rouge de colère ; ses petits yeux gris brillaient d'indignation et de fureur. Il fit un geste pour interrompre Leblois, mais celui-ci continua tranquillement, sans se soucier de l'agitation de l'autre :

— On l'a envoyée en mission en Russie. Cette mission était imaginaire et devait simplement servir à l'entraîner loin de Paris, dans un endroit où l'on pourrait se débarrasser d'elle en toute tranquillité. On avait en même temps envoyé un second agent à Tiflis, avec l'ordre de dénoncer mademoiselle Nabot au gouvernement russe comme espionne française, — de telle sorte qu'on aurait été débarrassé pour toujours de ce témoin inopportun...

Le magistrat se dressa d'un bond, il agita ses deux bras avec véhémence et cria :

— Comment pouvez-vous ajouter foi à de tels contes, monsieur ; votre expérience devrait vous dire, que ce sont des inventions de femme hystérique, qui veut se rendre intéressante ; il me paraît enfantin de croire un seul instant à une pareille histoire...

— Je suis bien forcé de la croire, puisqu'elle m'a donné le nom de l'officier qui l'a envoyée en mission et qui avait donné ordre à l'autre agent de la dénoncer...

— Et qui est-ce ?

Le magistrat eut un sourire ironique.

Leblois répondit tranquillement :

— Le colonel Du Paty...

Le visage du juge était devenu blême, ses yeux qui flambaient de fureur se fixèrent sur Leblois et semblaient le dévorer.

Celui-ci s'inclina légèrement :

— Je crois que c'est tout ce que j'ai à vous dire, monsieur ; permettez-moi de me retirer...

— Vous êtes probablement très pressé d'en parler au colonel Picquart... Mais je vous préviens, que vous auriez tort de lui permettre de se faire des illusions à propos de cette histoire ; je suis sûr que nous ne tarderons pas à prouver le ridicule de cet aveu...

Leblois ne se laissa pas intimider :

— Je dirai simplement à Picquart que mademoiselle Nabot est revenue de Russie ; il sait mieux que nous ce qu'il peut attendre de ses aveux, car c'est lui qui l'a fait revenir de Tiflis. S'il n'avait pas été certain de l'importance de son témoignage, il ne l'aurait certainement pas fait revenir...

— C'est ce que nous verrons... Au revoir...

Le ton du magistrat était glacial.

Mais il se reprit et tendit la main à Leblois.

— Je vous remercie de vos renseignements, mon cher maître, dit-il en s'efforçant de sourire ; j'essaierai de les contrôler au plus tôt...

Sa colère semblait passée.

Lorsque la porte se fut refermée sur Lebïois, il regarda l'heure. Il était dix heures et demie.

Il réfléchit se demandant s'il ne ferait pas mieux de se rendre immédiatement à l'Etat-Major.

Puis, comme il n'avait rien d'important à faire, il décida d'aller voir Cavaignac, qu'il était sûr de trouver à cette heure-là à son bureau...

CHAPITRE CDXXXIX

UNE CATASTROPHE SE PREPARE ?

Dubois se croyait millionnaire ; jamais il n'avait eu autant d'argent en poche qu'en ce moment et il était bien décidé à en profiter.

En sortant de l'Etat-Major, il se rendit dans un des restaurants les plus renommés de Paris.

Il ordonna un excellent dîner et une bonne bouteille de vin et se mit à faire des plans d'avenir.

Il voulait trouver un système pour augmenter la richesse qu'il possédait après tant de peines et qu'il ne tenait pas du tout à dépenser.

Une idée effleura vaguement son esprit ; mais il la repoussa se disant qu'elle ne serait pas facile à réaliser.



Madame Latour menait la conversation.

(p. 3353).

La police le surveillerait certainement et le sentiment de ne pouvoir faire un pas sans être observé, lui était pénible.

Cela ne faciliterait pas ses plans... Un pli de souci se marqua entre ses sourcils...

Mais il était décidé à réussir et dès qu'il aurait mis son idée à exécution il quitterait Paris pour toujours.

Il disparaîtrait un beau jour comme il était venu, brusquement et sans laisser des traces.

Et il emporterait le sentiment de s'être vengé du traitement abominable, qu'on lui avait fait subir à l'Etat-Major.

Après une heure de réflexions, Dubois se décida à aller à la recherche d'un appartement. Il était nécessaire pour la réalisation de son idée, de trouver une chambre plus confortable que celle de madame Sellier.

Il appela le garçon et lui commanda de lui apporter quelques journaux.

Soigneusement, il se mit à étudier les annonces et prit quelques notes dans un petit carnet.

Puis il paya et sortit du restaurant.

Dans la rue, il héla un taxi.

Il donna au cocher la feuille sur laquelle il avait noté plusieurs adresses et lui dit de faire le tour de tous les appartements à louer, qu'il avait noté.

Cette occupation lui prit tout l'après-midi.

Mais Dubois était devenu soudain très prétentieux et aucun des appartements qu'il visita ne lui plut.

L'essentiel pour lui était d'être le seul locataire de la maison et il eut préféré que cette maison soit un hôtel particulier.

Cela semblait difficile, car toutes les adresses qu'il avait trouvé indiquaient des pensions de famille.

Enfin, il trouva un appartement dont la propriétaire louait deux chambres seulement et où il serait l'unique locataire.

— Je serais prêt à louer chez vous, madame, dit Dubois d'un air très digne, mais à la condition que vous n'ayez pas d'autre locataire...

— Cela se comprend, monsieur... Mais dites-moi vos autres conditions. Voulez-vous prendre vos repas à la maison ? Je dois vous dire que cela serait impossible, car je travaille presque toute la journée hors de la maison et je ne pourrais vous servir que le petit déjeuner et le dîner ; cela vous suffirait-il ?

Dubois hocha la tête :

— Cela me va très bien, je déjeunerai toujours en ville.

— Je pourrais vous recommander un petit restaurant pas loin d'ici. La propriétaire est une de mes amies elle habite la rue Murillo et tient une espèce de pension. Pour le moment, elle n'a qu'un seul abonné au déjeuner, un jeune dessinateur, qui travaille à l'Etat-Major...

Dubois dressa l'oreille.

— Quel heureux hasard, se dit-il.

— Vous connaissez ce monsieur, madame ?

— Oui, mais très peu seulement. J'ai eu l'impression que c'est un garçon très bien ; il ne parle pas beaucoup et je suis sûre qu'il ne vous dérangera pas durant les repas.

Dubois était déjà décidé à faire la connaissance du dessinateur, mais il prit un air indécis et sembla réfléchir.

Finalement, il déclara :

— Je prendrais les deux chambres, madame, et si vous voulez avoir la bonté de me donner l'adresse de votre amie, j'irais demain la voir et je verrai si je puis aller déjeuner chez elle...

— Je vais vous donner l'adresse immédiatement, monsieur et je serais bien contente si vous pouviez vous

entendre avec madame Latour ; vous ne le regretterez certainement pas.

La propriétaire sortit de la pièce et revint un instant après. Elle tenait à la main une feuille blanche portant l'adresse de son amie.

Dubois prit la feuille et lut :

« Madame Latour, 5, rue Murillo, 1er étage »

— Si cela vous convient, j'avertirai Madame Latour de votre visite, monsieur !

— Je vous remercie, madame. Je m'appelle Dubois.

Puis il se mit à discuter le prix des deux chambres avec madame Girou.

Le prix était raisonnable et Dubois décida d'emménager le lendemain même.

En remerciant madame Girou et en l'assurant qu'il se sentirait tout à fait chez lui dans son nouvel appartement, Dubois la quitta.

Sa voiture l'attendait en bas.

Il donna une adresse au cocher et lui dit :

— Veuillez passer par la rue Murillo.

Cela l'intéressait de voir la maison où habitait madame Latour.

C'était une vieille maison habitée par de pauvres gens qui essayaient en vain de cacher leur misère.

— Ce ne sera rien de bien, se dit-il, mais qu'importe si je puis faire la connaissance du dessinateur. Le hasard me sert, j'ai le pressentiment que ce jeune homme me sera utile...

Dans son imagination, il avait déjà trouvé un allié pour la réalisation de ses plans.

Le destin l'avait aidé, une joie diabolique l'envahit.

Il rentra chez madame Sellier et lui apprit qu'il la quitterait le lendemain matin.

La vieille femme eut une mine attristée.

— Pourquoi voulez-vous me quitter ? Vous ne vous plaisez donc pas chez moi ? Vous ne vous êtes pourtant jamais plaint de quoi que ce fut...

Dubois se sentit tenté de lui dire, que cette chambre était un trou malpropre et que personne ne pouvait y vivre longtemps.

Mais il se retint.

— Il vaut mieux ne pas la froisser, pensa-t-il, car je puis avoir besoin d'elle un jour ; mieux vaut être prudent.

— Mais non, madame Sellier, ce n'est pas cela, dit-il mais je dois quitter Paris demain matin... Je comprends que cela vous ennuie ; mais, malheureusement, je n'y peux rien changer.

— Seigneur !... quel malheur !... je perds mon meilleur locataire !... bougonna la vieille en regardant Dubois d'un air méfiant.

— Pour vous consoler un peu, madame, je vous paierai deux semaines d'avance... proposa Dubois. Il est possible que je rentre à Paris et naturellement je reviendrai chez vous. Sommes-nous d'accord ?

Madame Sellier accepta cette offre généreuse avec un sourire.

— Vous pouvez revenir quand vous voudrez, monsieur, assura-t-elle à Dubois ; nuit et jour la maison vous sera ouverte..

Dubois eut un sourire ironique.

— On ne sait jamais, pensait-il peut-être aurai-je un jour besoin de ce trou malpropre pour me cacher, et la mère Sellier à ce moment-là saura se taire... L'argent que je dépense pour les deux semaines ne sera pas dépensé en vain..

Le lendemain, vers midi, Dubois sonna à la porte de madame Latour.

Des pas légers s'approchèrent de la porte et un instant plus tard celle-ci s'ouvrit.

Une jeune fille élégante se tenait sur le seuil et elle regarda Dubois d'un air déçu.

— Certainement, elle attendait le dessinateur, se dit celui-ci qui ne put dissimuler un sourire.

— Pourrais-je parler à madame Latour ? demanda-t-il poliment.

La jeune fille fit un signe de tête et le fit entrer dans le vestibule.

— Si vous voulez bien attendre une minute, monsieur...

— Je m'appelle Dubois...

Elle inclina la tête et s'en alla vers un corridor sombre dans lequel elle disparut.

Dubois entendit qu'elle disait :

— Maman, c'est un monsieur qui voudrait te parler...

Cinq minutes plus tard madame Latour parut.

Dubois distingua à peine les contours de sa haute figure maigre ; le hall était mal éclairé et il ne pouvait pas voir les traits de son visage.

Une voix un peu sèche lui demanda le motif de sa visite.

Il se présenta en disant que madame Girou lui avait recommandé sa table d'hôte.

Madame Latour le regarda attentivement et répondit d'un ton plaintif :

— Ah ! je comprends, vous venez pour vous abonner aux repas... Entrez ici, dans mon salon, je vous prie.

Elle le pria de s'asseoir et posa sur lui un regard interrogateur.

Puis elle se mit à parler rapidement :

— Mon amie, madame Girou est venue me voir hier et elle m'a beaucoup parlé de vous. Vous avez loué deux chambres chez elle, n'est-ce pas et maintenant vous cherchez un endroit où vous pourriez prendre vos repas régulièrement tous les jours. Je crois que j'aurais ce que vous cherchez, si, naturellement, vous n'êtes pas trop exigeant... Je vous servirai des plats bien préparés et nourrissants, mais je vous préviens, qu'il n'y a jamais que deux plats, je ne puis pas faire autrement car je n'ai pas de domestiques. Ma fille m'aide un peu, mais nous devons faire de grandes économies. Si cela ne vous dérange pas, je crois que nous...

Dubois l'interrompt :

— Cela ne me dérange aucunement, madame, et je n'ai pas de grandes prétentions pour ma nourriture. Je suis toujours content, pourvu que j'aie suffisamment à manger...

Les lèvres minces de la vieille dame se serrèrent dans un sourire ironique.

— J'en serais bien contente, monsieur, il est si rare de trouver des gens sans prétention. Si vous le voulez, nous pouvons nous mettre à table immédiatement ; tout est prêt pour vous et vous avez certainement faim.

Elle s'était levée et Dubois voulut suivre son exemple, mais elle lui fit signe de se rasseoir et d'attendre.

— Je vais dire à ma fille qu'elle mette un couvert de plus, nous sommes quatre à table. Madame Girou vous a dit que j'avais un autre pensionnaire ?

Dubois fit un geste affirmatif.

Il aurait volontiers posé quelques questions sur cet autre pensionnaire, mais madame Latour avait déjà quitté la pièce.

— Que m'importe, se dit-il, je ferais sa connaissance tout-à-l'heure.

Dix minutes plus tard, — et ces dix minutes sem-

blèrent à Dubois une éternité, la vieille dame réapparut et le pria de la suivre à la salle à manger.

La médiocrité et pauvreté de cette pièce ne l'impressionna pas beaucoup, ces petits détails n'avaient guère d'importance, ce qui l'intéressait, en ce moment, était l'autre pensionnaire.

Celui-ci était à peu près de la même taille que Dubois ; il était grand et musclé. Son visage était pâle et maigre et ses grands yeux noirs étaient pleins d'une expression de tristesse et de résignation.

Madame Latour présenta d'abord sa fille, puis le dessinateur, qui s'appelait Melan.

Dubois lui serra la main et il eut immédiatement le sentiment, qu'il ne serait pas difficile de se lier d'amitié avec ce timide garçon.

Pendant le repas, tous deux furent silencieux, car madame Latour menait la conversation.

Elle parlait de son passé, de sa fortune qu'elle avait perdu et elle accusait amèrement le destin, qui lui avait tout pris.

Ni sa fille, ni Melan ne l'écoutaient. Ces histoires leur étaient connues.

De temps en temps, ils échangeaient un regard rapide ou une phrase murmurée et en quelques minutes Dubois se rendit compte qu'il existait une tendre liaison entre les deux jeunes gens.

Après le repas, Melan prit congé et mademoiselle Latour l'accompagna à la porte.

Dubois voulut partir également, mais madame Latour lui dit d'un ton suppliant :

— Restez donc encore un peu, cela me fait un tel plaisir de bavarder quelques minutes avec vous ; vous ne travaillerez pas tout de suite après le déjeuner, cela nuit à la santé...

Dubois accepta l'invitation :

— Vous avez raison , je ne suis pas pressé. Si vous permettez, je paierai tout de suite mon repas à moins que vous ne préfériez que je vous donne un mois d'avance ? Vous n'avez qu'à dire ce qui vous arrange le mieux...

Madame Latour avait rougi.

— Je vous serais extrêmement reconnaissante, si vous pouviez me donner le mois d'avance, dit-elle en détournant la tête.

En ce moment sa fille entra dans la salle et se mit à desservir la table.

Dubois la regarda avec attention et seulement alors il remarqua qu'elle était d'une très grande beauté.

— Melan n'a pas mauvais goût, se dit-il, on peut le féliciter...

Lorsque la jeune fille sortit, Dubois se leva pour lui ouvrir la porte.

Madame Latour lui dit alors d'un ton confidentiel :

— Vous ne pouvez pas vous imaginer, cher monsieur, combien il m'est pénible de voir ma pauvre enfant forcée de faire tous ces travaux du ménage... Elle n'est vraiment pas faite pour cela. Si j'en avais les moyens, je lui permettrais d'étudier la musique, car elle a beaucoup de talent ; mais vous n'ignorez pas que les études coûtent très cher et je ne gagne presque rien. Mais vraiment de voir ma fille unique se priver de tout...

— Votre fille trouvera bientôt son bonheur, dit Dubois.

Un sourire résigné se montra sur le visage de madame Latour.

— Elle a trouvé des partis incroyables, cher monsieur, dit-elle plaintivement, Yvonne a eu plusieurs prétendants riches et de bonne famille. Mais elle les a tous refusés et elle ne pense qu'à ce pauvre garçon que vous avz vu aujourd'hui à table. Elle n'a d'yeux que pour lui

et ils se sont fiancés contre ma volonté... Mais que voulez-vous que j'y fasse ?

Madame Latour soupira profondément.

— Mais pourquoi vous opposez-vous à ce mariage, madame ? insista Dubois. Excusez-moi de vous poser des questions indiscrettes, mais êtes-vous sûre que votre fille aime ce monsieur ?

— Malheureusement j'en suis tout à fait sûre. Mais je vous le demande : a-t-on jamais pu vivre d'amour ?

Dubois secoua la tête et madame Latour continua sa plainte.

— Il ne peut rien lui donner. Son salaire n'est pas trop mauvais mais il ne possède rien, absolument rien. Il n'a pas la possibilité de fonder un ménage. Et remarquez bien qu'Yvonne a beaucoup de prétentions, elle veut avoir de belles choses, elle aime voyager, et elle adore s'habiller bien.. Elle voudrait voir le monde et s'amuser. Malheureusement, il ne pourra jamais rien lui offrir. Mais elle ne le comprend pas, cette pauvre enfant ne connaît rien de la vie et elle s'imagine pouvoir vivre dans la misère avec ce garçon et être heureuse !... Quelles illusions !.. Elle est vraiment trop naïve !... Vous pouvez me croire si je vous dis qu'elle n'est presque jamais sortie, et qu'elle n'a encore jamais mis les pieds dans un théâtre ?

Dubois secoua la tête et prit l'attitude de quelqu'un extrêmement intéressé par les histoires de madame Latour.

En vérité, il réfléchissait à la manière d'utiliser les complications de la famille Latour pour la réussite de ses propres plans.

Le fait que Melan ne gagnait pas beaucoup d'argent et que sa fiancée aimait à s'amuser et à sortir, signifiait un grand avantage pour lui. Il ne serait pas difficile de se lier avec Melan et de le gagner petit à petit à son idée.

Il est toujours facile de traiter avec des gens dépourvus de moyens.

Quelques jours plus tard Dubois invitait les fiancés au théâtre et les deux jeunes gens acceptèrent avec plaisir.

Puis, de temps en temps, il pria Melan à dîner le soir dans un petit restaurant, où il le faisait boire.

Peu à peu, le jeune homme se prit d'une grande sympathie pour Dubois. Il écoutait avec intérêt celui-ci lui raconter ses voyages et ses aventures.

Un jour, il lui avoua :

— J'aimerais mieux mener une vie comme la votre que la mienne. Je crois souvent mourir d'ennui. Avec le peu d'argent que je gagne, il m'est impossible de faire quoi que ce soit. C'est juste de quoi manger et payer son loyer. Et cela dure depuis des années ; c'est vraiment désolant, je ne vois pas de moyen d'en sortir...

Dubois l'écoutait silencieusement et il se disait :

— Bientôt il en sera là où je veux l'amener. Mais il s'agit aussi de l'avoir dans ma dépendance ; il devra m'être reconnaissant des quelques services que je vais lui rendre.. quand il sera mon obligé, nous verrons...

Pour arriver à son but, il proposa bientôt à Melan :

— Je voudrais vous aider, mon cher monsieur, et égayer un peu votre vie. Dites-moi ce que je puis faire pour vous et je le ferais avec joie... Auriez-vous envie de faire un voyage par exemple ?

Il le regardait en souriant et il lui frappa amicalement sur l'épaule.

— Je pourrais vous faciliter cela...

Melan avait rougi....

— J'aimerais bien partir en voyage, mais ce n'est pas là mon plus grand désir. L'unique chose qui m'intéresse pour le moment est de trouver la possibilité d'épouser Yvonne. Nous sommes fiancés depuis trois ans et je

ne vois pas encore la moindre possibilité de fonder un ménage. Je n'aurais pas besoin d'une très grosse somme pour cela... avec mille francs on peut s'installer très bien.

— Vous croyez ? Cela me paraît peu de chose...

— Non, car on pourrait prendre une partie des meubles à crédit. Si j'ai mille francs en poche, j'ai du crédit pour trois mille.

— Vous avez raison, affirma Dubois, je vous prêterai avec plaisir ces mille francs, si cela peut faire votre affaire.

Melan sursauta surpris.

— Je vous serais infiniment reconnaissant, si vous pouviez faire cela pour moi, balbutia-t-il.

Dubois fit un geste de la main :

— Je le fais avec grand plaisir et je ne vous demande même pas de reçu. Dites-moi seulement si vous croyez qu'il vous sera possible de me rendre ces mille francs dans six mois.....

Melan réfléchit pendant un instant, puis il dit tristement :

— Non, je ne peux pas vous promettre cela... mon salaire est trop mince pour me permettre de faire de telles économies en six mois ; je ne pourrais pas accepter votre aide à cette condition...

— Pourquoi ne demandez-vous pas une augmentation de salaire, dit Dubois, d'un ton négligent.

— J'y ai pensé... et, probablement, on me donnerait un peu plus, car les services que je rends à l'Etat-Major sont assez importants et mon travail est très spécial ; personne autre ne pourrait le faire... J'ai hésité jusqu'à présent de parler aux chefs, car il m'aurait semblé abuser de la confiance qu'ils mettent en moi. Mon travail est simplement une chose de confiance, rien d'autre, comprenez-vous ?

— Je comprends très bien.....

Après un instant de silence, Dubois reprit :

— Mais, dans ces conditions, à votre place je n'aurais aucun scrupule à accepter l'argent que je vous prête. Vous ne risquez rien... Je vous donne les mille francs et vous me donnez une traite ou vous vous engagez à me rembourser cette somme dans les six mois. Si cela vous est impossible, nous retarderons le terme, c'est tout. Etes-vous d'accord ?

— Oui, comme cela, je puis accepter cette somme, et je vous en remercie.

— Naturellement ! dit Dubois en riant, vous avez à faire à un honnête homme, pas à un juif, qui vous étranglerait avec votre dette... Je vous donne l'argent sans même exiger un intérêt, je veux simplement vous démontrer l'amitié que j'ai pour vous. Vous me plaisez énormément et je suis heureux, que nous nous soyons rapprochés l'un de l'autre pendant les dernières semaines. Nous sommes donc d'accord sur les conditions ?

— D'accord ! dit Melan.

Dubois remplit les verres.

— Buvons à notre amitié...

Melan était enthousiasmé.

Il leva son verre et trinqua avec Dubois en disant :

— Tutoyons-nous, voulez-vous ?

L'autre accepta :

— Je veux bien.....

Ils vidèrent leurs verres d'un seul trait.

Et ils continuèrent à boire. Jamais, Melan n'avait bu autant que ce soir.

Il était tard lorsqu'ils quittèrent le petit restaurant où cette entrevue avait eu lieu.

Melan avait le billet de mille francs dans sa poche.

Et Dubois avait glissé dans son portefeuille la traite de cette somme. Melan n'avait pas remarqué qu'il n'y

avait pas de date fixe pour le remboursement de cet argent.

Il était fou de joie et de bonheur et cette ivresse l'empêchait de remarquer l'ignoble machination de son nouvel ami Dubois.

Un jour, il se réveillerait de cette ivresse et ce moment serait néfaste pour lui.

CHAPITRE CDXL

DEBANDADE.....

Dans le bureau de Clemenceau un orage se préparait. Laborie, Demange et Mathieu Dreyfus s'y étaient rendus en même temps.

Chacun d'eux s'était précipité dans la pièce en disant :

— Vous savez la nouvelle ? Cavaignac a démissionné... Clemenceau affirmait :

— C'est vrai... Cavaignac démissionne. J'ai demandé confirmation au ministère de la Guerre et on m'a répondu que c'était vrai...

Labori se mit à rire :

— Je crois messieurs, que nous aurons encore d'autres démissions, d'ici peu. Les rats quittent le bâtiment qui coule... c'est très naturel.

Mathieu Dreyfus se tourna vers l'avocat :

— Croyez-vous qu'il démissionne parce qu'il a peur ?

— Je n'en doute pas un instant. Cavaignac craint de devoir prendre la responsabilité des événements à venir.

Clemenceau fit de la tête un signe affirmatif.

— C'est aussi mon opinion... Ne trouvez-vous pas curieux qu'il démissionne juste au moment, où l'on va reprendre la revision du procès Dreyfus... cela me paraît au moins suspect.

— Il craint d'avoir à en supporter les conséquences... remarqua Demange.

— Mais qu'arrivera-t-il maintenant ? demanda Mathieu Dreyfus.

Clemenceau haussa les épaules :

Laborie fit un signe évasif et répondit :

— Il faut attendre...

Mais Mathieu brandit les poings vers le ciel :

— Attendre... toujours attendre... Et les semaines passent l'une après l'autre, sans que rien ne change. Parfois, j'ai l'impression qu'il n'y aura pas de révision du procès, que tout cela est une blague..

— Calmez-vous, Dreyfus...

Clemenceau lui posa la main sur l'épaule et il ajouta :

— Nous ne leur laisserons plus de paix, ils seront forcés de reprendre le procès... Dans le journal d'aujourd'hui, il y a de nouveau un article qui incite le peuple à réclamer la justice pour Dreyfus... je suis sûr que nous approchons chaque jour un peu plus de notre but.

Clemenceau soupira et fit apporter le journal dont il avait parlé. Les autres hommes se mirent à discuter l'article et ils étaient tous du même avis, que cette accusation violente contre le ministère ferait sur le peuple une impression foudroyante.

Mais, lorsqu'ils se séparèrent, leurs cœurs étaient opprimés par l'incertitude, dans laquelle ils vivaient

